C.M. 3237
FRC4 30015
Case
FRC
24722

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LE CITOYEN

ROUGIER-LABERGERIE,

PRÉFET DE L'YONNE,

DANS la séance publique tenue le 10 germinal, à l'occasion des récompenses décernées aux Elèves de l'Ecole centrale,

En présence de toutes les autorités constituées du chef-lieu du département de l'Yonne.

IMPRIMÉ PAR L'ORDRE DE L'ADMINISTRATION MUNICIPALE D'AUXERRE.

A AUXERRE,

DE L'IMPRIMERIE DE BAILLIF,

AN VIII.

THE NEWBERRY LIBRARY

CITOYENS,

L'ÉTUDE des sciences et des arts est une des plus douces et réelles jouissances de la vie. Les législateurs les plus célèbres et les plus sages ont toujours fondé la prospérité des Etats, le bonheur et le maintien des sociétés sur les institutions qui avaient pour objet d'éclairer les hommes, de former la jeunesse à l'étude et à l'amour du travail, de captiver les passions, de corriger ou prévenir les vices, et d'adoucir les mœurs.

Combien, dans le malheur, les illustres proscrits de la Grèce et de Rome, Phocion, Aristide, M. Sextus, Senèque, Cicéron, Agricola. . . . . ne trouvèrent-ils pas de consolation dans leur amour pour la philosophie et pour les arts! Plaignant les Athéniens égarés ou inconstans, gémissant sur les Romains ingrats ou asservis, ils travaillaient dans leur exil et dans les lieux déserts qu'ils parcouraient, à donner des lois à leur pays, et ne faisaient des vœux que pour leur patrie.

Etrangers à la philosophie, c'est-à-dire, à ce sentiment sublime, par lequel l'homme supporte avec courage, avec calme, l'injustice ou l'adversité, ils eussent été malheureux; ils se seraient avilis à devenir les esclaves d'hommes puissans, ou les fragiles instrumens de quelques

usurpateurs ou factieux, ils auraient été mendier des secours pour se venger, ou s'abaisser à demander à des riches de l'emploi ou du pain.

Nourris, au contraire, dès leur jeunesse, des principes et des préceptes de Platon, d'Aristote, de Pline, de Caton; connaissant tout le prix des beaux arts, familiers avec les muses, pleins de respect pour les dieux, pénétrés de vénération pour les mœurs, seuls au milieu des champs, errans sur les rives des fleuves, ou cachés dans les rochers qui bordaient les mers, ils étaient plus grands et plus heureux que leurs tyrans; ils éprouvaient plus de charmes dans leur exil, qu'ils n'avaient éprouvé de satisfaction, quand, au milieu des flots agités ou pressés de la multitude, ils avaient été l'objet de sa vénération ou de son idolâtrie.

Rien dans la nature n'est indifférent aux yeux de l'homme qui se livre aux sciences, à chaque pas il trouve des choses qui excitent ou son admiration ou ses observations; animé par le génie des arts, il trouve par-tout des matériaux qu'il peut soumettre à l'utilité publique ou à ses besoins ; le travail est une vertu pour les ames cultivées : l'oisiveté est l'opprobre de l'homme, en quelqu'état qu'il soit.

Quand l'astre du jour cède à la nuit le domaine de l'univers, l'homme ignorant et oisif, qu'aucune idée libérale ou sublime n'occupe, s'abandonne, par habitude, au stupide sommeil des animaux qui n'agissent que par instinct; l'homme doué de connaissances, au contraire, l'homme actif et ami du travail, sait trouver et goûter des charmes en con-

templant la voûte azurée, en observant les météores, en calculant des phases ou des mouvemens astronomiques, et en s'adonnant à la connaissance des tems.

Le silence même de la nuit, effrayant ou pénible pour le vulgaire, devient, après les agitations du jour, pour l'homme capable de penser, pour l'ami du travail, une cause secrète et active de l'élévation de l'ame vers le Dieu du monde, d'une nouvelle élaboration d'idées et de sentimens, et il ne revoit l'aurore et les premiers rayons du soleil, que pour être plus bienfaisant envers ses semblables, plus hardi dans ses conceptions, plus actif dans ses travaux, et plus avide d'observer les bienfaits et les trésors de la nature.

Avant la révolution, ces idées n'eussent paru qu'oratoires ou académiques ; avant

la révolution, des hommes superficiels, qui mettaient une sorte d'honneur à ne rien faire et à savoir peu, plus riches de préjugés que de sciences, plus avides de fortune que de gloire, plus amis de rangs et de dignités frivoles ou usurpées, que de cette égalité civile et politique qui n'admet d'autre supériorité que celle des vertus et des talens, auraient à peine compris la réalité et le but de ce langage ; ils l'eussent peut-être ridiculisé ; ç'eût été pour eux, au moins, une sorte d'idéologisme ou de métaphysique, dont il ne serait resté aucune trace dans leurs esprits.

Mais après tant de maux, de désastres et de calamités, la révolution a laissé aux hommes, et aux français particulièrement, la plus utile des leçons, celle de l'adversité, et la conviction intime et générale que le plus riche trésor, en société,

est celui que donne une bonne éducation ; que la fortune la plus réelle, est celle qui résulte de la pratique des arts et métiers, et que la législation la plus favorable à une grande nation, est celle qui tend à honorer les arts, à proscrire l'oisiveté, à prévenir ou censurer l'ignorance, puisque la fortune, la force, la paix et l'union commune dépendent nécessairement de l'activité et du perfectionnement progressif de l'industrie et du travail de tous les citoyens.

Si ces idées générales ne recevaient pas déjà une exacte application, il me serait facile de citer et d'accumuler des exemples éclatans des bienfaits de l'instruction.

A l'époque du triomphe de la liberté, une foule, trop considérable, d'hommes

et de femmes, est accourue chez l'étranger, pour y exciter la guerre ou pour y attendre l'issue des combats ; les ressources ont été bientôt épuisées... et par le cours rapide et constant de nos victoires, les émigrés de l'un et l'autre sexe se sont vus successivement plongés dans la misère ou l'abjection.

C'est alors que ceux qui avaient reçu de l'instruction, qui n'avaient pas dédaigné de suivre les leçons des cours ou des colléges, ont été très-heureux de mettre à contribution leur talent, même d'agrément, pour vivre ou faire vivre leur famille, ou des compagnons d'infortune et d'erreur.

Là, une femme opulente à la cour du ci-devant roi, n'a plus d'autre ressource aujourd'hui, que celle de son habileté

à broder ou dessiner ; et plus loin, d'autres n'existent que par leurs talens en musique.

Ailleurs, le noble, que le prince avait comblé de fortune et de dignités, est trop heureux d'avoir suivi le conseil de Rousseau, en s'adonnant, pendant sa jeunesse, à un métier ; et il est commun, en Allemagne, de voir des ci-devant princes, ducs ou marquis, devenus menuisiers, tourneurs, peintres ou serruriers.

Tandis que ceux qui avaient négligé leur éducation, qui avaient regardé la fortune comme le bien suprême, les rangs et les dignités, comme les plus hautes faveurs, incapables de travailler, sont réduits à dévorer l'humiliation des étrangers, à mendier ou solliciter des secours

pour vivre ; à gémir sur la fausse et stérile pitié de ceux qui les ont trompés, et à reconnaître enfin, que le dernier lien qu'il faut rompre, est celui qui nous attache à la patrie.

Mais, sans aller chercher des exemples dans ces contrées, qui nous rappellent tant de désastres et d'attentats, qui nous reportent au théâtre de la guerre; combien nous avons acquis de ces exemples au sein même de la République, aux diverses époques des grandes proscriptions.

Les infortunés députés de la Gironde, cachés dans les rochers de Saint-Emilion; abandonnés de tous, travaillaient à des plans de législation pour leur pays, se déguisaient pour aller gagner, par le travail et par leur talent, les moyens de subsister.

D'autres, errans dans les Alpes ou les Pyrénées, graces aux bienfaits de la minéralogie, de la botanique et de la peinture, trouvaient des consolations dans leurs retraites.

Le département de l'Yonne possède aujourd'hui un citoyen, depuis long-tems connu par ses talens et ses travaux en histoire naturelle, dont le civisme fut toujours pur et prononcé, qui, proscrit dans les tems de terreur, se réfugia dans les Appennins, et n'y vécut, qu'en faisant des tableaux et des collections minéralogiques.

Un ouvrage précieux sur la botanique, la Flore des Pyrénées, dont le public pourra bientôt jouir, a été composé pendant ces tems de calamité.

D'autres proscrits ou suspects travaillaient sous des noms empruntés, dans des atteliers, pour la défense de la patrie et sous la direction même de leurs persécuteurs.

Un de nos établissemens publics est confié à un citoyen qui, ayant toujours aimé les chevaux, et n'ayant pas dédaigné, quoique noble et officier supérieur, d'aller prendre des leçons dans une école vétérinaire, a été pendant trois ans maréchal-ferrant dans le Dannemarck.

Nous possédons aujourd'hui, pour le bonheur des sciences et de la société, des hommes, qui, toujours fidèles à la patrie, à la liberté, à la république, ont fait, dans leur exil, des ouvrages importans, et traduit des auteurs anciens ; bientôt nous jouirons de tous ces ouvrages.

D'autres enfin, poëtes ou musiciens, dans leurs prisons, ont composé des hymnes à la liberté.

Telle est, jeunes citoyens, la puissance de l'instruction ; par elle, vous le voyez, on brave l'injustice, l'ingratitude, l'adversité et la tyrannie, et on reste fidèle à sa patrie.

Puissent de tels exemples convaincre tous les citoyens, que l'instruction est le plus bel ornement de la jeunesse, et le gage le plus solide de la durée de la république et de l'amour de la patrie.

« Hâtez-vous, dit le ministre de l'intérieur aux préfets de la république, » de réparer les maux qu'a occasionnés » la funeste insouciance, dont la France » a failli être la victime ; il semblait

» qu'on craignît, en s'occupant de l'ins-
» truction publique, d'éclairer la nation
» sur les vices de son gouvernement.
» Toutes les idées libérales étaient com-
» primées ; il faut leur rendre l'essor,
» le flambeau des lettres ne jetait plus
» qu'une faible lueur....

» Que par-tout, que dans tous les dé-
» partemens de la France on reconnaisse
» la patrie des Pascal, des Voltaire,
» des Buffon, des Montesquieu et des
» Mably.

» Rappellez souvent ces noms célèbres
» à l'orgueil des administrés, et qu'ils
» soient également fiers des lauriers du
» génie et des palmes de la victoire ».

Telles sont les expressions d'un ministre dont le nom seul rappelle des idées de gloire, de patrie et de liberté.

Jeunes citoyens, ne regardez pas ces conseils comme de vains discours, et cette célébration auguste comme une cérémonie d'usage; pénétrez-vous bien, au contraire, de ces vérités, elles seules peuvent faire votre bonheur et hâter vos progrès dans la carrière des sciences.

Vous avez un rare et précieux avantage; vous êtes confiés à des professeurs dont les talens, déjà connus dans la république des lettres, vous préparent à devenir un jour bons citoyens, savans artistes, ou fonctionnaires publics.

Depuis le peu de tems que je suis aux fonctions de la préfecture, j'ai eu des preuves de leur zèle et de leur sollicitude pour vous; vous répondrez, j'en suis certain, aux intentions paternelles du gouvernement et de vos instituteurs.

Vous vous rendrez dignes de l'estime des magistrats civils et militaires qui honorent vos exercices par leur présence ; vous concevrez la noble émulation de faire remarquer au gouvernement, l'école centrale de l'Yonne ; elle jouit déjà de cette estime honorable par le choix de ses professeurs ; prenez donc ici la résolution de la faire remarquer aussi par vos travaux.

Chérissez sur-tout les institutions républicaines, et souvenez-vous que la jeunesse bien élevée est la plus chère espérance de la patrie.

FIN.

515